

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: La pagination est comme suit : [164]- 196 p.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc.. have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc.. ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X	
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	
	12X	16X	20X	24X	28X	32X

LES

Annales Teresiennes

PUBLICATION MENSUELLE

VIII^e ANNÉE 6^{me} LIVRAISON

FEVRIER 1894.



MONTREAL

J. M. VALOIS, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

1626. RUE NOTRE-DAME. 1626.

LES ANNALES TERESIENNES

8^{me} ANNÉE

FÉVRIER 1894

6^{me} LIVRAISON

SOMMAIRE

SONNET, PAR M. M. COUPAL. — ETUDE BIBLIOGRAPHIQUE. — A MES DISTINGUÉS CORRESPONDANTS, M. ROULEAU. — LA JOURNÉE D'UN PHILOSOPHE (*Suite et fin*). — A LA MÉMOIRE DE JOSEPH LORRAIN. — PETITE CHRONIQUE. — NOTES DU MOIS. — PLACES DE SEMAINE.

UN TABLEAU. (1)

De ses traits enflammés l'éclair perce la nue,
Puis, rapide, s'abat sur les flots courroucés ;
Le terrible ouragan tourmente l'étendue :
Par des gouffres sans fonds tous ses pas sont tracés.

Au loin, sans gouvernail, par la vague battue,
Disparaît une barque !... Ah ! flots bouleversés,
En vain combattez-vous : la nacelle est perdue
Mais autour d'une croix deux bras sont enlacés !..

(1) Dans la grande salle de l'ancien collège, en 1878 je crois, M. le Prof. Buéi avait terminé ses projections à la lumière oxydrique par le tableau que j'essaie d'exquissier. Les chromos inspirés par cette idée sont assez communs. La musique s'en est aussi emparée ; je recommande aux amateurs un morceau arrangé pour le piano intitulé *Clinging to the Cross* par Macruder.

Sur un sombre rocher, lumineux, il domine
 Ce signe de salut, ce gage de bonheur
 Pour tirer du péril nautonnier ou pécheur !

Je l'aime ce tableau ; souvent je l'examine ;
 Et quand l'orage gronde.—avec mon crucifix—
 Je vogue confiant, aux dangers je souris.

MAXIMILIEN COUPAL.

BIBLIOGRAPHIE

CONFÉRENCE DE L'HONORABLE G. A. NANTEL SUR L'INSTRUCTION PUBLIQUE, EN CANADA.

Cette conférence est un document que le bon sens, la science et l'autorité consacrent pour l'histoire.

Dans la seconde partie de ce discours l'Hon. Ministre fait une revue complète des institutions nationales où se donne l'instruction publique ; il parle avec vérité ; les louanges, il les accorde quand elles sont dues. Les études universitaires, les classiques et les commerciales lui donnent satisfaction. M. le ministre rend hommage au mérite manifeste du clergé. Voici ses paroles :

“ A l'époque critique de notre existence, le clergé, je
 “ le constate avec fierté, s'est chargé de l'éducation de
 “ notre peuple : c'était son droit, c'était son rôle, et nous
 “ lui en devons une reconnaissance inaltérable. Il n'a
 “ pas cessé, depuis, de se dévouer à cette grande œuvre,
 “ sans vouloir cependant la monopoliser, comme on l'en
 “ accuse injustement. Loin de là, l'histoire prouve que
 “ le clergé prêta main forte aux hommes d'Etat qui vou-
 “ lurent, malgré la résistance populaire, introduire le
 “ système scolaire dont nous jouissons aujourd'hui.
 “ C'est encore lui, ne l'oublions donc pas, qui a secondé
 “ le gouvernement dans la fondation des Ecoles nor-
 “ males, institutions destinées pourtant à recruter le
 “ personnel enseignant parmi les laïques.”— Et plus
 loin :—

“ Pour ma part, après avoir suivi les différentes phases

“ de notre gouvernement scolaire, examiné les faits le plus consciencieusement possible, je suis forcé d'avouer que l'Eglise catholique a des droits incontestables à notre éternelle reconnaissance pour les bienfaits de l'instruction qu'elle n'a cessé de nous prodiguer.”

Les maisons d'éducation nationales ne sont pas encore organisées en perfection. L'imparfait, hélas ! est l'accident nécessaire des œuvres mortelles. Les choses humaines défont toujours par quelque endroit. Ici, sont-elles relevées et fortifiées, là elles faiblissent, elles s'allanguissent, elles s'effondrent. La France, le noble peuple vers qui se tournent toujours nos regards pour trouver des exemples, nous instruit sur ce sujet : ses plaintes sur l'instruction publique changent d'objet mais ne se taisent point. Le souhait du progrès sera éternel.

Monsieur le ministre est mal satisfait de l'instruction élémentaire :

“ Dans le cas où l'enfant ne va pas au-delà de son école de paroisse, cette instruction est-elle suffisante pour lui donner non seulement les notions indispensables d'écriture, de lecture et de calcul, mais pour lui inculquer encore cet amour du travail intellectuel qui pourra le porter à rechercher l'étude et à se perfectionner à mesure qu'il avancera en âge et que les besoins de la vie se feront sentir ? C'est là, il me semble, toute la question qui se dresse en face des résultats obtenus par notre système d'instruction élémentaire.

“ Je voudrais bien ne pas être trop sévère. Je voudrais faire large et généreuse la part du dévouement et des sacrifices de notre corps enseignant. Mais je ne puis taire cette vérité que l'enseignement donné dans un trop grand nombre de nos écoles primaires présente un côté plus défectueux encore que la faiblesse des études elles-mêmes. Nos enfants sortent des écoles, en général, sans la moindre ambition d'accroître, ni même de conserver ce qu'ils ont appris.”

Monsieur le ministre rend l'esprit public responsable du malheur qu'il déplore :

“ Ce qui est plus grave, ce qui réduit notre enseignement élémentaire à un état d'infériorité qu'on ne sau-

“ rait cacher, c'est l'apathie générale dont il est entouré.
 “ On semble se dire que, la cotisation payée, le contri-
 “ buable n'a plus rien à faire, l'action du clergé devant
 “ suffire, serait-il privé de tout autre concours de la part
 “ de ces mêmes contribuables.

“ Quelle différence, disent ensuite nos réformateurs,
 “ entre les résultats obtenus chez nous et chez nos voi-
 “ sins Haut-Canadiens et Américains? Oui, répondrai-
 “ je, mais quelle différence aussi dans le sentiment public
 “ au sujet de l'éducation!

“ Quels sacrifices ne s'impose-t-on pas là-bas pour une
 “ cause que l'on regarde comme la cause de toute la
 “ nation, la cause de l'avenir du pays?”

Avec M. le ministre je suis prêt à accuser l'esprit public. Fils d'un instituteur qui, malgré ses hautes qualités pédagogiques, ne fut point à l'abri de procédés impitoyables et iniques, j'ai connu par les infortunes domestiques comme on les traite, ces dévoués instituteurs, sans respect ni estime. Je sais quel vœu formait mon père pour ses fils : il leur souhaitait d'autres destins que les siens.

Cependant ne nous lamentons pas avec excès. Voici un témoignage récent qui établit que nous ne sommes point arrêtés, ni plus arriérés que la France. C'est un Français qui parle et sa parole n'est point extraite d'une conversation fugitive et ne porte pas le caractère de témérité ou d'irréflexion des colloques familiers ; c'est une parole pesée et réfléchie comme toute parole inscrite aux pages de l'histoire. M. Jacques de Baudoucourt, dans son “ Histoire populaire du Canada ” publiée à Paris en 1886, écrit :

“ A part l'intonation qui est particulière, les élèves
 “ qui sortent de l'école primaire, parlent mieux le fran-
 “ çais que ne le parlent nos ouvriers et nos paysans.
 “ Certains voyageurs reprochent aux habitants des villa-
 “ ges de n'être pas très-forts sur la conjugaison des ver-
 “ bes, mais il n'est pas nécessaire d'aller sur les bords
 “ du lac Ontario ou dans les montagnes du Nouveau-
 “ Brunswick pour entendre des “ j'étions ” et des “ j'a-
 “ vions ” ; il suffit d'aller dans les campagnes environ-
 “ nant Paris. Il est surprenant qu'après 120 années de

“ séparation, les Canadiens aient gardé leur langue maternelle dans un état aussi satisfaisant.”

* * *

La première partie de la conférence est remarquable, élevée, éloquente.

M. le commissaire des Travaux publics, établit que l'éducation telle que donnée dans nos collèges, est appuyée sur les principes vrais et féconds et, partant, qu'on les accuse avec calomnie et qu'on les condamne avec injustice.

L'éducation classique doit faire des *hommes* et non pas des *bacheliers* ou des *commis*. Les collèges, écoutez le témoignage ému de l'hon. Nantel,—les collèges ecclésiastiques ont fait leur devoir : “ Dire qu'ils n'ont pas fourni à la religion et à la patrie les hommes qu'il leur fallait pour faire triompher une cause que tant de prévisions humaines avaient crue désespérée, c'est infliger un démenti à l'histoire et calomnier nos historiens. A moins que ces derniers ne soient des imposteurs, on est forcé d'admettre que les Bédard, les Taschereau, les Papineau ne sont pas des personnages imaginaires. Est-il possible de prétendre que Lafontaine, Morin, Cartier, Chauveau, Cauchon, Garneau, Ferland, Crémazie, Duval, Dorion et toute cette pléiade qui honore le Canada et illustre la province de Québec, n'ont jamais été que des héros de la fable? Je vous le demande, avons-nous à rougir des Canadiens-français qui siègent à la Société Royale? Ne croyez-vous pas que MM. Chapleau, Laurier et Routhier peuvent figurer à côté des orateurs formés dans les *high schools*?”

Le peuple a reconnu ce mérite et cette gloire de nos petits séminaires.

“ Ce système d'éducation (celui de nos collèges) destiné à sauver une province vaincue, délaissée par la noblesse et le capital, nos pères l'ont préféré tel qu'il est, dans son dénuement, à des institutions royalement dotées par le vainqueur mais incompatibles avec nos aspirations religieuses et nationales.”

M. le Ministre des Travaux Publics jette une censure sévère sur les réformateurs dont les discours font du bruit non pas à raison de la sagesse qui les inspire mais grâce aux sympathies de groupes malveillants à l'endroit du clergé. Pour appuyer sa condamnation des bruyants réformateurs et de leur instruction classique *pratique*, M. le Ministre atteste la haute autorité des Jules Simon et des Léon Bourgeois. Qu'il me soit permis d'invoquer, ici, deux noms moins contemporains, non moindres cependant par l'autorité. "Ce serait," écrit M. de Bonald dans ses "Réflexions philosophiques sur le beau moral," ce serait un symptôme assuré de dégénération morale et une preuve que la société retrograde que de voir les mœurs devenir trop attentives aux qualités physiques de l'homme et les arts ou les sciences qui s'occupent des êtres matériels, prendre rang dans l'opinion à côté ou au-dessus des arts et des sciences qui ont pour objet l'être moral." Dans le "Génie du Christianisme" Partie III, liv. II, ch. I, M. de Chateaubriand écrit : "Toute pénible que cette vérité puisse être pour les mathématiciens, il faut cependant le dire : la nature ne les a pas faits pour occuper le premier rang... La gloire est née sans ailes, il faut qu'elle emprunte celles des Muses quand elle veut s'envoler aux cieux. C'est Corneille, Racine, Boileau, ce sont les orateurs, les historiens, les artistes qui ont immortalisé Louis XIV bien plus que les savants qui brillèrent aussi dans son siècle. Tous les temps, tous les pays offrent le même exemple. Que les mathématiciens cessent donc de se plaindre, si les peuples, par un instinct général font marcher les lettres avant les sciences : c'est qu'en effet l'homme qui a laissé un seul précepte moral, un seul sentiment touchant à la terre est plus utile à la société que le géomètre, qui a découvert les plus belles propriétés du triangle."

Les écoles pratiques ! L'enseignement pratique ! Quels mots antiques ! quel sophisme suranné ! Aristote au liv. I de sa métaphysique a gardé le nom d'un de ces ergoteurs des temps anciens. Le sophiste se nommait Simonide. A un élève, appliqué à une philosophie transcen-

dante : "Laissez donc là, disait-il, vos spéculations métaphysiques et vos contemplations stériles sur la divinité. Soyez pratique. Vous êtes homme, vous êtes mortel ! Donc étudiez les choses humaines et mortelles, "oportere, iniquiens humana sapere hominem et mortalia mortalem." Simonide ne concevait pas que la science divine fut une science pratique. Les Simonides ont paru à tous les âges de l'humanité. En notre siècle ils sont légion. Le divin et l'idéal les fatiguent. Ils n'entendent pas que la haute culture classique soit *pratique*. Matérialistes qu'ils sont par leurs vues et leurs cupidités, ils n'estiment *pratiques* que les études dont l'objet immédiat et exclusif est la matière. O égarement ! O égarement ! Toute doctrine qui élève et perfectionne l'esprit humain ne serait point *pratique* ! Qu'est-ce qui crée la valeur, la dignité humaine ? Serait-ce le palais habité, serait-ce le vêtement pompeux ? N'est-ce pas plutôt l'âme, riche du trésor des lettres humaines et splendide du rayonnement des vertus ?

Il est regrettable vraiment que des hommes d'intelligence et d'autorité tentent de corrompre le sens religieux et élevé de l'éducation que notre catholique population possède par je ne sais quelle clairvoyance inconsciente que lui donnent sans doute sa raison et sa foi. "Le rôle des écrivains canadiens, écrivait encore M. de Baucourt que je citais tantôt, c'est d'entretenir parmi leurs compatriotes le souvenir du passé, le culte de l'idéal, les tendances chevaleresques et spiritualistes qui sont l'apanage de la France et des races latines. Ainsi ils lutteront contre le positivisme anglo-saxon qui envahit ces contrées et conserveront à la France une colonie intellectuelle dont elle peut être fière comme les Canadiens sont fiers de leur origine française." C'est là une patriotique leçon. Ils ne l'entendent tout pas ceux qui, dans le monde de l'éducation, veulent convertir au genre anglais, tout modeler sur le système américain ; ceux qui préconisent l'instruction commerciale au détriment de la classique. Ce n'est point par cet endroit que nous nous élèverons dans l'échelle des nations et que nous forcerons les hommages des races rivales. L'élément saxon nous débordera toujours sur

ce terrain et toujours nous dominera. L'hon. Nantel en donne une preuve irrécusable, je dis celle des faits.

Non ! mille fois non ! Développer le mercantilisme au détriment des études classiques, cela n'est pas vouloir ni poursuivre la vraie gloire et le vrai bonheur du peuple canadien. Je disais, un jour, à mes élèves : voulez-vous être carthaginois, nation mercantile, race éteinte à jamais avec tout le vain éclat de sa pourpre et de son or ? préférez-vous être athéniens, peuple de la pensée, du sentiment et des arts, peuple à jamais immortel ? Mes élèves bondirent sur leurs bancs d'érable et s'écrièrent : " Athéniens, athéniens." Et moi je tressaillis de toute mon âme : je croyais avoir entendu la noble clameur de ma patrie, du peuple canadien, race magnanime, faite pour l'idéal et pour la religion catholique.

Enfin je termine en présentant à l'hon. G. A. Nantel, Ministre des Travaux publics pour la Province de Québec, l'hommage de mon admiration et de ma reconnaissance pour sa docte, éloquente et magistrale conférence.

S. CORBEIL, Ptre.

A MES DISTINGUÉS CORRESPONDANTS

J'ai consacré toute une quarantaine au recueillement et je me suis mis en présence de mes distingués correspondants. Je n'ose avouer que j'ai fait une maladie, mais certainement mes nerfs ont eu besoin de se calmer ; il faut si peu pour les agacer.

Une minute j'ai eu la pensée de briser ma plume ; ensuite la réflexion est venue et j'ai compris que je devais plutôt me féliciter. La critique prouve que je suis lu attentivement même, puisqu'on le dit, et que si les uns ne voient que défauts dans mes écrits, les autres se permettent d'y découvrir quelques qualités. D'ailleurs celui qui tient la plume aime mieux provoquer les réflexions piquantes que de se voir accueilli par ce profond silence qui, après tout, est un signe qu'il est ignoré ou méprisé ou tenu pour indifférent. Enfin, pour exprimer

ma pensée complète, je dirai avec un écrivain qui a fait les délices de ma jeunesse. « J'aime la critique. »

« Quand elle est juste, je me corrige, quand le mot est plaisant, je ris, quand il est dur, je l'oublie, » moi j'essaie de ne pas me souvenir.

AU RÉVD M F. AUBRY,
Hospice Drapeau.

Monsieur,

Il me fait plaisir de voir que les ANNALES ne vous trouvent pas indifférent, que vous daignez même écrire dans notre modeste revue ; ce qui ne peut manquer de lui communiquer de la vie, de l'intérêt. J'admire le culte que vous professez pour le passé du collège Ste-Thérèse dont vous êtes déjà l'un des plus anciens et l'un des plus vénérés représentants. Nul plus que moi n'est porté à louer le sentiment qui vous anime lorsque vous défendez ce qui a fait la joie et la gloire de votre jeunesse et que vous châtiez même ceux qui vous paraissent ne pas parler avec toute la vénération voulue des institutions disparues. Vous voyez, qu'au fond, nous sommes d'accords. Après quelques explications que je veux donner avec le plus grand respect possible, j'espère que je ne serai plus regardé comme l'un de ces Béthsamites qui ont mérité d'être frappés de mort pour avoir osé porter une main sacrilège sur l'Arche Sainte.

Vous demandez pourquoi j'ai évoqué les actes de la société littéraire et de la société grammaticale fondées en 1850. Mais précisément parce que les générations qui se sont succédé depuis trente ans les ignorent, qu'elles méritent de vivre dans le souvenir de tous les térésiens et que je me suis fait l'historien de l'Alma Mater, au moins pour les années de ma vie écolière. De qui ai-je reçu ma mission ? Je ne l'ai pas reçue, je l'ai prise, et on m'a demandé de continuer.

Eh ! voici qui devient grave : « La vérité et l'impartialité, qualités essentielles de tout historien, brillent par leur absence dans vos souvenirs. » Alors, je ne fais plus de l'histoire, mais des histoires. Autant vaudrait ne pas les écrire et même mieux. Et moi qui me croyais de

la vocation ! Arrêté au début de ma course ! découragé avant d'avoir pris mon essor ! plus infortuné qu'Icare, mes ailes de cire ont fondu avant même d'avoir approché le soleil !

Il est vrai que je bâtissais l'histoire d'une drôle de manière. Je n'ai point de documents ; les archives académiques qui étaient riches ont passé par le feu, mais je comptais sur ma mémoire et les souvenirs de mes contemporains.

Après tout, est-il bien sûr que mes écrits soient absolument vides de ces qualités essentielles ? Il est bon de consulter, de se relire. C'est ce que j'ai fait, et j'en suis arrivé à la conclusion que moi comme les autres, les autres un peu comme moi, nous jugeons peut-être un peu vite selon l'humeur du moment et il nous arrive de voir les choses d'après la couleur des lunettes que nous portons.

Quant à la vérité, qu'ai-je avancé ? Qu'autrefois deux sociétés existèrent et qu'elles ont pris fin, que l'académie s'est élevée sur les ruines de la société littéraire, rien de plus, — et ça c'est une vérité historique. En appréciant ces institutions ai-je péché par partialité ? Les louanges que vous décernez à la société grammaticale, je les ai données et presque dans les mêmes termes. Qu'une société semblable ferait bien au milieu de nous, je partage votre opinion et je l'ai énoncée avant vous.

« Il n'est pas nécessaire de lire entre les lignes » Mais il est bon de lire les lignes. Quant aux sentiments secrets, aux intentions, pourquoi m'en supposer d'inavouables ? D'autres ont cru voir dans mes écrits comme un désir de vanter le passé au détriment du présent et, ils ont murmuré que je commence à vieillir et que, comme l'homme d'Horace, je trouve déjà que de mon temps les choses allaient mieux :

Laudator temporis acti, se puero.

Ils ont poussé plus loin, ils ont lu, — toujours entre les lignes, — que j'avais voulu flatter les anciens. Je ne leur décernerai pas l'épithète de *devins*, mais j'avouerai qu'ils sont plus près de la vérité que d'autres.

Non, je n'ai pas voulu laisser entendre que les membres de la société grammaticale, se croyaient de force à démolir l'académie, j'ai voulu simplement dire que ces messieurs, dans leurs réunions, discutaient les règles de la syntaxe. Toute discussion suppose des objections, et une objection est une attaque qui cherche à détruire, comme en philosophie toute objection tend à affaiblir une thèse, souvent même à la renverser. La réponse à l'objection détruit cette dernière et confirme la proposition avancée et prouvée. C'est ainsi que se font encore aujourd'hui nos discussions, même sur les règles de la syntaxe. à coups de grammaire. à coups de ces gros dictionnaires étalés sur nos tables dans nos salles de récréation. De là conclure que nous sommes des démolisseurs, n'est-ce pas forcer la note jusqu'à l'in vraisemblance, nous imputer une malice que nous n'avons pas, et que n'avaient pas les membres de la société grammaticale d'autrefois ?

Passons à la société littéraire ; l'ai-je dénigrée ? J'ai exalté son passé, j'ai rappelé les noms les plus brillants de ceux qui furent les fondateurs et les continuateurs de cette œuvre. Je ne suis pas entré dans plus de détails, parce que je les ignore, et comment les aurais-je connus, puisque je n'étais pas né ? Que dans mes premières années de collège, la société littéraire ne fût pas aussi florissante que dans son printemps, c'est un fait indéniable, puisque ceux qui présidaient aux études et que les membres mêmes de la société comprenaient qu'il était opportun de la transformer et de lui communiquer comme à l'aigle une jeunesse nouvelle, une vigueur qu'elle n'avait plus. D'où venait cette langueur ? Ne le sachant pas trop, j'en ai recherché la cause dans le temps dont l'action délétère se fait sentir sur tout ce qui vient de l'humanité. Je n'ai pas honte de le confesser, l'Académie St-Charles que j'ai si bien connue, puisque j'ai vécu dans son sein, que j'en ai été le directeur, a déjà plusieurs fois subi de ces éclipses. Depuis trente ans elle s'est reformée, transformée maintes fois. Comme le Vichnou de Boudha elle en est, je crois, à sa troisième incarnation. Elle a dilaté son sein, elle a changé sa devise,

élargi ses horizons avec les besoins du jour et l'esprit du siècle. Elle est devenue aujourd'hui, comme une espèce de salon littéraire, peut-être quelque chose comme au trefois les salons de l'hôtel Rambouillet et de l'hôtel Boufflers. Je n'ose m'aventurer plus loin, n'ayant pas eu l'honneur de pénétrer dans ce sanctuaire.

Ces messieurs de l'académie éprouvent le besoin de se réunir souvent pour étudier, même la grammaire, je n'en doute pas. C'est là qu'ils apprennent à penser et à exprimer leurs idées dans un style qui n'est pas à mépriser, dans lequel la syntaxe est assez respectée, si j'en juge par ces nombreuses petites compositions, qui remplissent les deux dernières livraisons des ANNALES. C'est jeune, direz-vous, mais c'est frais, coquet. Belles fleurs du printemps qui promettent des fruits pour l'automne.

Maintenant faut-il me faire un crime d'avoir rappelé que les premiers présidents de l'académie sont devenus évêques, et d'avoir voulu par là leur décerner un compliment ? Est-ce que la présidence à l'académie n'est pas la dignité la plus élevée à laquelle un élève puisse aspirer au collège ?

Dire d'un *prélat*, qu'autrefois élève il brillait par sa sagesse, sa piété et son talent, est-ce un éloge d'un goût douteux ? Cependant tout cela est résumé dans celui qui est nommé président. Jadis M. le Directeur de l'académie, M. Nantel que vous connaissez depuis longtemps, qui a été le plus sage de vos élèves et l'un des plus brillants, avant les élections, nous rappelait toujours qu'il fallait nommer au premier poste l'élève qui, dans notre jugement, réunissait au plus haut degré toutes ces qualités que je viens d'énumérer. Au sacre de l'évêque de Sherbrooke, les confrères de classe de Mgr LaRocque, à juste titre, de voir élevé si haut l'un des leurs, lui présentaient des cadeaux et une adresse dans laquelle ils se plaisaient à rappeler qu'au collège il avait toujours marché au premier rang, qu'il avait été président de l'Académie ; puis dernièrement Mgr LaRocque lui-même n'a point paru me garder rancune d'avoir rappelé cette épisode de sa vie de jeune homme.

Enfin, j'arrive au point culminant : je suis accusé presque de perfidie, et cela vient après une protestation indignée. J'aurais donné à supposer que M. l'abbé Nantel, en fondant l'Académie St Charles, a voulu jouer à l'Académie Française, lorsque la première ne ressemble pas plus à l'œuvre de Richelieu qu'une poupée à un bébé pour tout de bon.

Tenez, au risque d'amener le sourire sur les lèvres de mes lecteurs, je vous avouerai que je considère cette comparaison comme tout-à-fait suggestive, ainsi que l'on parle aujourd'hui. Aussitôt mon imagination, et vous savez si elle est féconde et extravagante, aussitôt mon imagination a pris son vol dans la région des nuages ou des rêves et elle s'est représenté le grave M. Nantel jouant à la *catin*, une poupée dans les bras ; il fallait voir s'il était embarrassé et s'il avait une drôle de mine !

Reprenons notre sérieux. Je le répète, pourquoi supposer des intentions afin de se donner le luxe de crier : « si le vilain chroniqueur ! » Si c'est une perfidie de croire que le fondateur de notre académie a eu la prétention d'imiter sur une modes**e* échelle quelque chose de grand, je suis coupable, *habemus confitentem reum*. Je ne trouverais même qu'à louer dans ce projet. N'est-ce pas en s'exerçant tout jeune qu'on devient habile dans son art ? N'est-ce pas en jouant aux soldats de plomb que l'empereur Guillaume 1^{er} est devenu le plus grand soldat de l'Allemagne et de l'Europe ?

Dans ces sociétés, dans ces cercles, dans les parlements écoles, que font les jeunes gens ? ils jouent à l'homme d'état. C'est ainsi qu'ils se préparent à remplir le rôle que la Providence divine leur réserve dans la conduite des peuples ; souvent dans ces joutes préparatoires il leur arrive de prononcer des discours, de lire des conférences qui témoignent de leurs grandes aptitudes d'écrivain et qu'ils ne dépassent point plus tard.

Si le préfet des études en 1864 a voulu imiter en petit l'Académie Française, comme Mgr Dupanloup au petit séminaire de St-Nicolas, je ne vois là rien de mal, et si *parva libet componere magnis*, il a assez réussi.

Chose certaine, c'est que nous, académiciens, nous

prenions notre rôle au sérieux et que sur les bords enchanteurs de la Rivière-aux-Chiens nous essayions d'écrire comme nos confrères des rives fleuries de la Seine. Je n'en veux pour preuve que nos discours de réception calqués sur ceux des plus grands académiciens. Nous étudions Patru, Thomas, Buffon et nous osions marcher sur leurs traces. Un discours de réception doit renfermer l'éloge de l'académie, du roi régnant, du fondateur Richelieu, nous faisons de même, seulement nous sautions par-dessus la tête du roi ou de la reine.

Celui qui recevait la mission de répondre au nom de l'Académie faisait l'éloge du récipiendaire : nous ne marchandions pas les louanges, on sait que c'est un moyen de stimuler le travail, d'engendrer l'enthousiasme. Puis l'orateur donnait des conseils, indiquait les moyens de se former à l'art d'écrire, ou bien il montrait que dans l'académie l'élève studieux trouvait tout ce qui est propre à développer l'esprit, le jugement, le goût littéraire. En ouvrant ses portes aux heureux candidats l'académie se piquait de les introduire dans le sentier qui mène à l'immortalité. Tout cela se faisait sérieusement. Je ne suis pas fâché de profiter de l'occasion présente que je saisis au passage pour glisser dans les ANNALES un de ces discours de réception prononcé, il y a vingt-sept ans, dans ce mois de février. Ces pages feront revivre un ami dont le souvenir me fut rappelé ces jours-ci d'une manière touchante par une sœur malade, qui avait été pour lui une mère et dont il avait fait la joie et l'orgueil. J'avais été chargé de répondre à ce confrère de classe qui arrivait après moi à l'académie, mais qui devait bientôt me devancer et occuper la première place ; (honneur qui ne m'est jamais arrivé, soit dit en passant) mes confrères voulant sans doute me faire comprendre que tel brille au second rang qui s'éclipse au premier.

S. ROULEAU, Ptre.

RÉPONSE AU RÉCIPiendaire, S. LONERGAN

Monsieur,

« C'est à la fois un honneur et un plaisir pour moi d'être chargé de vous répondre, car, je puis vous le dire,

de
ns
la
de
ns
nit
nt
de
ar
en
nis
se
ns
o-
e.
ie
à
ne
je
de
is,
un
ne
té
il.
se
ait
; ;
(t)
re
oi
e.

vo-
tre
en-
rée
à
l'a-
ca-
dé-
mie
est
pour
nous
tous
un
é-
vè-
ne-
ment
joyeux
parce
que
ces
fauteuils
que
le
temps
impi-
toyable
dans
sa
marche,
que
la
mort
même
avaient
ren-
dus
vacants,
vont
être
occupés.
Nous
en
sommes
heu-
reux,
en
effet
; il
nous
faisait
peine
de
voir
nos
rangs
si
clair
semés
; et
moi
je
suis
le
premier
à
me
réjouir
parce
que
en
celui
qui
vient
aujourd'hui
prendre
place
au
mi-
lieu
de
nous,
je
reconnais
un
confrère
avec
qui
j'ai
tou-
jours
aimé
à
lutter
dans
nos
travaux
littéraires.
Je
vous
en
félicite,
monsieur,
et
pour
vous
et
pour
l'académie.
Pour
vous,
car
vous
trouverez
dans
cette
société
un
beau
et
vaste
champ
pour
développer
vos
plus
belles
facultés.
Pour
l'académie,
car,
j'en
suis
assuré,
elle
trouvera
en
vous
un
membre
distingué,
un
membre
qui
portera
glo-
rieusement
la
croix
d'honneur
qu'un
illustre
prélat
vient
de
placer
sur
sa
poitrine,
un
membre
qui
occupera
ce
fauteuil
d'une
manière
digne
des
académiciens
qui
l'ont
précédé.
Je
ne
me
flatte
pas,
je
parle,
appuyé
sur
d'heu-
reux
présages.
En
vous,
nous
avons
toujours
trouvé
un
écolier
dont
la
conduite
a
été
louée
par
ses
maîtres
et
lui
a
attiré
l'affection
de
ses
confrères
; un
écolier
pour
qui
le
travail
a
toujours
eu
de
l'attrait
et
dont
les
généreux
efforts
ont
été
couronnés
par
des
succès
qu'at-
testent
des
travaux
qui
figurent
avec
distinction
dans
les
cahiers
d'honneur
de
Seconde
et
de
Rhétorique,
des
travaux
où
l'on
aime
à
voir
ce
goût
de
la
littérature
cette
exquise
délicatesse
de
sentiments
qui
sied
si
bien
au
cœur
du
jeune
homme.

Depuis
longtemps,
me
dites-vous,
vous
brûliez
du
désir
d'occuper
un
fauteuil
académique,
et
la
perspec-
tive
de
voir
un
jour
briller
sur
votre
poitrine
la
croix
d'honneur,
vous
donnait
une
nouvelle
ardeur
pour
le
travail.
Eh
bien,
monsieur,
c'est
surtout
cette
ardeur
que
je
loue
en
vous
et
dont
je
vous
félicite
; et,
je
l'es-
père,
votre
présence
à
l'académie
contribuera
à
exciter
encore
davantage
parmi
ses
membres
une
noble
et
géné-
reuse
émulation.

L'émulation,
monsieur,
est
ce
feu
doux
et
vivifiant
qui
féconde
l'intelligence,
échauffe
l'imagination,
exalte
en
un
mot
toutes
les
forces
de
l'âme.
Ai-je
besoin
de

dire que c'est la condition essentielle de nos succès dans la carrière littéraire ? Ne me parlez pas de ces travaux faits par contrainte, pour éviter un reproche ou pour se débarrasser d'une tâche pénible. Tout est terne et sans couleur. Tout est froid, sans vie et sans mouvement. On sent que l'auteur s'est évertué à réunir ensemble, comme à coups de marteaux, des idées communes, plus ou moins disparates. L'inspiration a manqué ; il n'avait pas d'aile pour s'élaner vers le ciel, il a marché lourdement, il s'est traîné, il a rampé sur la terre.

Mais que le feu de l'émulation s'empare de lui, bientôt vous verrez la lumière et la chaleur descendre dans son œuvre. Alors il verra se présenter à son esprit les belles pensées, les brillantes images, les nobles sentiments. Le travail de la composition sera à la fois heureux et facile ; car les idées unies entr'elles par leur lien naturel, et se tenant comme par la main, viendront se ranger d'elles-mêmes sous sa plume.

Que ce feu d'émulation, s'allumant de proche en proche, se communique à toute une classe, à toute une société ; c'est alors qu'on verra les nobles efforts et les glorieux succès. Il n'y a plus d'obstacles, on les franchit comme en se jouant, on les cherche même, on les brave pour avoir le plaisir et la gloire d'en triompher.

Heureux l'écolier qui se laisse dominer par cette généreuse ardeur ! Ses forces sont redoublées comme s'il était sous l'empire d'une forte passion. Voyez un homme enflamme par la colère : ses muscles se tendent, ses bras deviennent plus nerveux, ses mouvements plus rapides, ses coups plus terribles. C'est une image de l'écolier qu'excite l'émulation. Son esprit devient plus vif, plus lucide, les difficultés s'applanissent devant lui, et le succès vient toujours couronner son travail.

Jetés un instant les yeux sur vous-mêmes et vous verrez que les classes où vous avez le plus et le mieux fait sont celles où vous y mettiez de l'ardeur ; et vos meilleurs devoirs n'ont-ils pas été ceux que vous avez faits lorsqu'enflamé d'une vive ardeur, vous provoquiez vos confrères et que vous vous efforciez de l'emporter sur eux.

Étudiez un instant l'histoire des lettres. A quelles époques la poésie et l'éloquence sont-elles parvenues à leur plus haut degré de perfection. C'est à ces époques heureuses où vivaient ces essais de beaux génies qui rivalisaient entre eux à qui produirait des chefs-d'œuvre. C'est à l'émulation que nous devons toutes ces grandes productions du siècle d'Auguste. Car alors parurent à la fois Virgile, Horace et Tite Live et ils rivalisaient ensemble à qui élèverait le plus haut la gloire des lettres latines. Contemplez ce grand siècle de Louis XIV qui nous étonne encore par le nombre et la perfection des chefs-d'œuvre qu'il a produits. C'est qu'alors Boileau, Racine, Corneille et tant d'autres s'efforçaient à l'envie d'immortaliser la France par leurs ouvrages. Mais, messieurs, laissez-moi vous donner un exemple qui nous touchera de plus près et parce que les faits sont récents ou plutôt contemporains et que ceux qui nous servent de modèles sont des jeunes gens livrés comme nous aux études littéraires.

Vous avez entendu répéter souvent le nom de ce petit séminaire où les plus purs sentiments de l'honneur et du devoir, consacrés encore par la religion, faisaient battre les cœurs et les enflammaient pour les nobles travaux, pour les grandes études. Vous connaissez les luttes et les efforts de ces élèves qui, dans la naïveté de leur enthousiasme osèrent un jour défier en vers latins leur Supérieur, simple prêtre alors, maintenant l'illustre évêque d'Orléans. C'est ainsi qu'ils préludaient à de plus grands combats et qu'après avoir été de généreux écoliers, ils devaient donner à la religion des chrétiens fidèles à la patrie des citoyens dévoués, et s'élever au premier rang dans le clergé, la magistrature, les lettres ou l'état militaire.

A la vue de ces triomphes de l'émulation, ne sentez-vous pas messieurs, un beau feu s'allumer dans votre âme, et le mot de St Augustin ne vient-il pas sur vos lèvres pour vous exciter à marcher sur ces traces glorieuses : *Non potero, quod iste ?* Ne pourrai-je pas ce qu'a pu celui-ci, celui-là ?

Mais pourquoi vous entretenir de ce sujet, vous qui

avez trouvé dans l'émulation la source de vos succès, qui maintenant n'ambitionnez un fauteuil académique que pour ouvrir une nouvelle carrière à vos beaux talents. Enfin monsieur, voilà vos vœux réalisés. Il ne vous reste plus qu'à vous mettre à l'œuvre avec vos confrères, afin de produire des travaux dignes de l'académie, de maintenir notre société à la hauteur où l'ont placée nos devanciers. »

S. ROULEAU,
Élève de Rhétorique.

Ste-Thérèse, 8 février 1866.

N.B.—M. Proulx est parti pour un long et lointain voyage. Alors je ne me gêne pas et je renvoie la réponse à sa délicieuse épître aux beaux jours du printemps, dans le mois des choses sucrées.

S. R.

LA JOURNÉE D'UN PHILOSOPHE

SOUVENIR DE L'EXPOSITION

(*Suite et fin*)

Mais, nous objectera-t-on, la moralité d'une action consiste dans la conformité de cette action avec une loi quelconque, portée par un être supérieur. Donc la loi constitue la morale. Il faut distinguer ici entre loi humaine et loi divine. La moralité d'une action est la conformité de cette action avec la loi divine en tant que l'intelligence infinie se trouve le principe constitutif extrinsèque des essences, je concède. Mais les essences, dans leur principe intrinsèque, c'est-à-dire dans leur convenance avec elles-mêmes ne dépendent pas de l'Intellect divin comme principe intrinsèque. A plus forte raison, la moralité ne dépendra-t-elle pas de la loi humaine, puisque cette loi n'est pas même le principe constitutif extrinsèque des essences. Une action sera donc honnête quand elle aura la plénitude de son être; s'il manque quelque chose à son entité, elle devient mauvaise et déshonnête. Mais ce n'est nullement en vertu d'une loi quelconque.

Une heure de classe passe vite quand elle est employée à de si belles questions. Aussi, n'est-ce point sans quelque surprise que nous entendons la cloche nous appeler en récréation pour un petit quart d'heure. De 9 $\frac{1}{2}$ à 10 $\frac{1}{2}$ heures, étude. Je travaille un peu de tout : de la philosophie, de la physique, voire même de la géométrie. Tous les philosophes en font-ils autant ? Ils font mieux. Mais je ne puis le jurer. Car j'ai pour principe de ne jamais m'occuper des affaires de mes voisins d'étude. Un abat-jour immense m'isole sur mon pupitre, et quand les distractions ne sont pas trop nombreuses, je travaille consciencieusement.

Je n'ai pas l'avantage de jouir de la récréation qui suit l'étude. Il me faut pratiquer "la clavigraphie." Belle invention que celle-là ! Très commode pour ceux qui ont une mauvaise écriture. Les doigts vont vite sur le clavier maintenant ; mais l'oreille n'en est pas plus charmée par le son plat des lettres sur la feuille de papier. Ce matin, je transcris un devoir pour l'Exposition de Chicago ; c'est vous dire que je m'applique.

11 heures. C'est la classe de physique. Notre professeur nous ménage des surprises continuelles. Voici un nouvel instrument sur la table des expériences ; c'est la bouteille de Leyde. Nous y voyons aussi la machine de Ramsden, les électrophores, les électroscopes, le pendule électrique. Quelle belle science que celle de l'électricité ! Aussi sommes nous tout yeux tout oreilles vers notre professeur. Durant le premier semestre nous étions plus ou moins indifférents pour la physique. Mais maintenant c'est autre chose. Le *Veni Sancte* prononcé ; "Allons, dit le professeur à Joseph G..., qu'appeliez-vous électricité condensée ?" Et G... de répondre fièrement : "L'électricité condensée est l'accumulation des deux fluides positif et négatif sur deux plateaux conducteurs entre lesquels est une lame mince de verre ou toute autre substance isolante." La définition était parfaite. Nous passâmes ensuite aux applications dans le condensateur à tafetas et surtout dans la bouteille de Leyde. Je suis encore tout excité de la secousse ressentie par la décharge instantanée de

cette bouteille. Je m'explique maintenant que l'on puisse faire périr les criminels par l'électricité. C'est un moyen rapide et infaillible. Il n'y a point corps d'homme qui puisse résister à ces commotions violentes.

A midi moins dix minutes l'examen particulier, puis, notre dîner. Nous avons *Deo gratias* pendant le repas. ce sont les *jours gras*.

De douze heures à une heure et demie, récréation. La température est douce et le soleil tout en feu. La neige amollie se façonne bien en boules. Les élèves se font la guerre. Je me jette dans la mêlée ; c'est un peu "traître," mais l'on ne va pas à la guerre sans qu'il en coûte.

A une heure et demie nous montons à l'étude. L'avouerai-je ? Il est vrai que je pourrais ne m'en point confesser. Mais puisque nous nous trouvons plusieurs dans le même cas, je le dirai franchement. Eh ! bien nous ne travaillons guère durant cette demi-heure ; nous reposons notre tête fatiguée. Cet instant de sommeil nous rend dispos pour le reste de la journée.

A deux heures, nous sommes tous fiers d'aller en classe. Le professeur explique la leçon du lendemain. "*De criterio subjectivo moralitatis.*" La règle suprême de moralité n'est pas non plus dans le sujet agissant. Ni ses sens, ni sa conscience ne peuvent rendre une action bonne ou mauvaise.

Enfin, voici quelque chose de nouveau : de la géométrie, à la classe. Ce n'est pas ce qu'il y a de moins intéressant dans la journée d'un philosophe. Comme nous le répète souvent notre professeur, après la démonstration d'un beau théorème, il ne faut pas croire que la raison ne travaille pas dans cette science ; et quand la raison travaille, quoi de plus agréable ! Cet après-midi, nous expliquons le théorème suivant : "Un tronc de pyramide, à bases parallèles, est équivalent à trois pyramides de même hauteur que le tronc, et ayant pour bases respectives les deux bases du tronc et leur moyenne géométrique." Je laisse les amateurs de sciences exactes méditer ce problème.

De quatre heures et demie au souper nous avons la collation, l'étude et la lecture spirituelle. Durant cette étude je rédige les notes prises en classe sur des questions de morale. Je fais aussi un peu de lecture dans Veuillot.

Sept heures ; souper et récréation.

A huit heures, nous faisons la prière, suivie d'un peu d'étude. Enfin, il est neuf heures. Nous allons nous jeter dans les bras de Morphée, la tête un peu fatiguée, mais la conscience à l'aise, pouvant répéter avec cet empereur romain : "*Non perdidit diem.*"

Tel est l'historique de la journée philosophique du 13 février de l'an de grâce 1893.

PHILÉMON COUSINEAU.

A LA MEMOIRE D'UN CONFRÈRE

JOSEPH LORRAIN

J'ai le pénible devoir d'enregistrer dans les ANNALES la mort d'un confrère, que d'aimables qualités de cœur, un caractère doux et sympathique et une vie commune de sept ans nous avaient rendu bien cher. Cependant la douleur, que nous a causée son départ subit, perd quelque chose de son amertume quand nous songeons à sa mort qui fut celle du juste s'endormant dans la paix du Seigneur. Nous sommes presque tentés de dire : Heureux le confrère dont la mort fut le soir d'un beau jour !

Le 31 janvier 1874, il naissait à St-Jérôme, dans une famille de cultivateurs, où l'aisance n'était pas ignorée, mais où l'on était plus riche encore de vertus chrétiennes. Dès son enfance, il se distingua par sa modestie, son humilité, sa douceur, son amour de Dieu et de la religion ; à l'âge de neuf ans déjà, toutes ces vertus exhalaient de son âme un si doux parfum que monsieur le curé Labelle, — Monseigneur de douce mémoire, — déposait Jésus dans ce jeune cœur. Quatre ans plus tard, les bons parents Lorrain acceptaient le sacrifice d'une longue séparation de leur enfant et d'un travail plus ardu pour lui procurer une instruction plus haute et plus soignée.

En septembre 1887, Joseph entrait au Séminaire de Ste-Thérèse. Il s'éloignait de sa famille pour adopter ici une autre mère et d'autres frères ; assoiffé d'instruction, il venait à cette source plus vivifiante où se fécondent les intelligences et les cœurs. Durant ses sept années d'études, ses progrès furent lents ; cependant son désir de s'instruire et son travail opiniâtre produisirent des fruits sérieux, qui se manifestèrent surtout par la rectitude et la solidité du jugement.

Il grandit, à nos côtés, en âge et en science jusqu'au milieu de sa première année de philosophie. Il nous quitte ici, après avoir admiré, dans l'étude de la Création du monde, la beauté, la grandeur et la bonté de Dieu pour aller admirer et connaître plus parfaitement ces qualités de l'Être infini au sein de la patrie éternelle.

Fidèle à ses devoirs d'écolier, il le fut encore plus à ses devoirs de chrétien. Il se plaisait à écouter les instructions religieuses ; il aimait à étudier les vérités de la religion comme à en accomplir les préceptes. Il savait à quelle source s'alimente la sève de la vie spirituelle : aussi, que de fois nous le vîmes s'asseoir à la Table Sainte ! C'est là qu'il puisait sa force pour supporter avec patience les contre-temps de l'écolier, son courage pour résister aux passions et aux ardeurs de la jeunesse ; c'est là qu'il trouvait cet esprit de douceur et de charité envers tous, et c'est là aussi, — quoique un doute au sujet de sa vocation eût hanté quelque temps son esprit au commencement de cette année, — c'est là qu'il se préparait, nous n'en doutions plus, à répondre à la voix de Dieu qui l'appelait à l'état ecclésiastique.

Ce confrère a disparu du milieu de nous. Au jeu, à l'étude, en classe, à la chapelle, sa place partout est vide, et partout il nous semble le voir encore avec sa figure douce, franche et souriante ; mais il faut bien s'habituer à la triste réalité et revenir à ce jour fatal du 7 février.

C'était le mercredi des Cendres, après la grand'messe. Encore tout pénétré des saintes paroles : *Memento homo quia pulvis es et in pulverem reverteris*, notre confrère allait recevoir le coup fatal sur notre glissoire. Ah ! cette glissoire de 1894 ! nous en garderons un long et

triste souvenir. Pourtant, elle avait été si inoffensive jusque là, elle nous avait donné tant de joie ; comme chacun s'abandonnait avec ivresse à sa pente rapide ! Notre confrère y revenait en ce moment comme à un ami bien cher ; il allait en goûter les charmes une fois de plus. Une fois de plus.....ce devait être la dernière, hélas ! Avec son traîneau, il s'élançait sur cette glace vive, alléchante, qui réfléchissait comme un miroir les rayons d'un soleil radieux. En même temps un autre glisseur, traînant sa tobagane, remontait la colline. Vis-à-vis le jeu de paume, il dut traverser la voie dont les rebords soulevèrent sa traîne de quelques pouces ; et notre confrère arrivait. Ne voyant pas l'obstacle ou ne sachant pas s'en garer, il vint s'y heurter de toute la force de l'élan acquis dans la descente. Un long gémissement, qu'il me semble encore entendre, signale l'accident aux compagnons d'alentour. Le coup avait porté dans l'aine ; Joseph tomba suffoqué. Il fallut le coucher sur cette traîne fatale pour le transporter à l'escalier de notre salle ; puis de là, quelques confrères prêtèrent leurs bras pour le soutenir jusqu'à une chambre voisine de l'infirmerie. Cette chambre devait être sa dernière demeure. Le médecin fut mandé en toute hâte et les premiers soins furent donnés au malade. Samedi, les parents, eux-mêmes, vinrent s'asseoir à son chevet pour ne plus le laisser, en espérant jusqu'au dernier moment, même contre toute espérance.

Pour nous, ses confrères, nous étions là aussi, pour offrir nos sympathies et le faible secours que nous pouvions donner ; nous étions là surtout, pour suivre d'un regard ému cette terrible lutte contre la mort et pour voir le cher malade se résigner à la sainte volonté de celui qui fait tomber les forts, mais qui sait aussi les soutenir dans l'épreuve.

La maladie alla se compliquant de jour en jour. Samedi, Joseph sembla entrevoir le dernier sacrifice et demanda le confesseur pour repasser sa vie et obtenir un dernier pardon. On voyait déjà, à ses joues pâles et amaigries, à son regard terne que tout se préparait pour le fatal dénoûment. Le soir même, nous descendîmes à

sa chambre pour assister aux cérémonies de l'Extrême-Onction. Le malade nous regardait avec des yeux hagards ; il semblait ne plus nous reconnaître ; cependant, il récita avec nous le confitëor et répondit à toutes les prières en baisant son crucifix. Une seule pensée le préoccupait maintenant, c'était de recevoir le Saint Viatique. Jésus pouvait-il refuser cette faveur à celui qui l'avait si souvent visité au Tabernacle ? Mais le moment propice n'était pas arrivé : le pauvre malade ne pouvait rien avaler. Nous nous retirâmes de la chambre l'âme tout émue, admirant davantage les sublimités de la religion qui répand partout ses soulagements et ses douceurs.

Dimanche soir, l'horloge venait de sonner huit heures, quand, malgré toutes ses souffrances, notre confrère se souvenant de ceux qu'il avait aimés pendant sept ans et dont il avait tout partagé, nous fit mander à son chevet. Le cœur navré, nous allâmes presser sa main fiévreuse et coller nos lèvres sur les siennes que le froid de la mort commençait déjà à glacer.

Après ce dernier adieu, nous fûmes prier pour lui à la chapelle ; et Dieu semblant exaucer nos prières, le malade put recevoir le St Viatique. Il ne désirait plus, désormais, que sa délivrance ; elle se fit attendre encore toute la nuit.

Le 11 février, à sept heures moins quelques minutes, vint l'agonie ; elle fut courte, mais cruelle. Au milieu de ses souffrances, le malade laissait échapper ces paroles : « Bonne Sainte Vierge, aidez-moi à supporter mes douleurs. Mon Dieu, j'unis mes souffrances à celles de Jésus. » Il récita ensuite l'acte de contrition pour recevoir une dernière absolution et on l'entendit murmurer : « Je me propose de ne plus vous offenser, jamais, jamais, jamais ! » Ce furent ses dernières paroles ; il expira dans les bras de sa mère, sous les regards de son père, de son frère, de son confesseur et de quelques confrères.

Adieu ! cher Joseph, nous gardons le meilleur souvenir de ta vie, et ta mort est pour nous une sainte leçon.

Aux parents éplorés, nous offrons nos sympathies

avec une parole de consolation : Pour aller au ciel leur enfant devait mourir.

JOS. MIGNAULT.

Février 1894.

Elle est venue cette mort inflexible
Hier encor moissonner parmi nous.
Nous étions là, devant ce sceptre horrible
Priant en vain pour détourner ses coups.

Il a frappé de même que l'orage
En ravageant sans s'occuper des pleurs
Ni des regrets que son triste passage
Devait laisser imprimés dans nos cœurs.

Que sommes-nous ?.. à peine vingt années
Avaient passé sur ce front où l'espoir
Faisait briller tant d'heures fortunées :
A son matin il touchait à son soir.

Je sens encor le coup impitoyable....
A son chevet, l'étreinte de la mort—
Suprême assaut d'une lutte admirable—
M'a fait trembler ainsi qu'au vent du nord.

J'entends encor le long glas funéraire..
Ce triste écho reste au fond de mon cœur
Comme une voix qui revient de la bière.
En sanglotant, raviver ma douleur.

De ses vertus la pieuse mémoire
Longtemps, toujours parmi nous qui l'aimions,
Sera vivante avec la douce histoire
De ses adieux qu'il remplit d'effusions.

Va, cher ami, dans les sphères célestes
Prendre ta place au milieu des élus
Loin maintenant de tous les vents funestes,
Repose heureux sur le cœur de Jésus.

A. FAUTEUX.

14 février 1894.

Memento homo quia pulvis es et in pulverem reverteris.

Y avait-il pensé sérieusement, lui qui vint quelques minutes plus tard, recevoir son coup de mort sur notre glissoire ? Avait-il le pressentiment, quand le prêtre

déposa les cendres sur sa tête, que cette parole allait se réaliser sitôt pour lui ? Pauvre confrère !... non, heureux confrère !

Car sa maladie fut méritoire et fut suivie d'une mort admirable.

J'ai eu le bonheur..., dois-je appeler cela un bonheur?... d'être présent lorsque notre confrère rendit l'âme. Dieu l'a-t-il permis afin que j'en fusse frappé davantage?... Une minute à peine s'écoula : j'étais entré dans la chambre d'un malade, je sortis d'une chambre mortuaire. Dans le même regard, je l'ai vu vivant... et mort. O mystère de la fragilité humaine ! !

Il expira au bruit des sanglots étouffés de sa mère... Il lui avait dit : « Mère, ne pleurez pas, vous me feriez pleurer... » Et sa mère étouffait ses sanglots. Il est mort dans les bras de son père et de son confesseur. Oui, mort chrétienne, mort sainte ! Pourquoi craindre quand c'est le bras, le cœur du prêtre qui nous présente au cœur de Dieu ?

Et je sortis de là, comprenant un peu plus ce que c'est que la vie. Le moindre accident, si imprévu qu'il puisse être, de robustes, nous fait malades, souffrants, puis nous met en face de Dieu. Et je me demandai pourquoi il y a cinq jours, je ne me trouvais pas dans cette traîne ? pourquoi je n'ai pas reçu ce coup qui l'a frappé, lui, ce confrère tout à l'heure aussi vigoureux que moi ? Et pareillement, pourquoi lui, non pas un autre ?

Et aujourd'hui, je constate que ces pensées, si violemment qu'elles nous frappent par leur caractère imprévu, durent peu dans nos esprits de jeunes gens inconstants. Il faudrait que ces scènes se renouvelassent chaque jour... Et encore... qui sait si nous ne finirions pas par nous y habituer et par jouer notre éternité même en face de la mort ?

VICTOR LÉONARD.

PETITE CHRONIQUE

1^{er} février, un bon grand congé.—Sans vouloir nous soustraire au joug de la loi du travail, nous ne voulons pas abuser des forces que Dieu nous a données. Aussi après les examens, avant d'entreprendre de porter à nouveau le poids du travail pendant le second semestre — *labor ut dolor*, depuis la faute originelle,—il convient de faire une petite halte, respirer en toute liberté d'esprit, l'air pur d'un beau grand congé, qui relève, ranime, réconforte.

Mais pareillement, nous ne voulons pas abuser de la jouissance du repos. *Multam enim malitiam docuit otiositas*. Eccli. xxxiii. 29. Voilà pourquoi, un jour, un seul jour non pas d'oisiveté, de fainéantise, d'immobilité, mais d'activité, d'exercice, de mouvement ; puis,—Dieu en soit loué !—à l'ouvrage, à l'étude, au travail, comme ci-devant, comme jamais, plus que jamais !

2 février, fête de la Purification de la I. S. V.—C'est donc sous le regard de Marie faisant acte public d'obéissance à la Loi, que nous nous remettons ce matin au règlement de l'étude et de la classe. Enfants chrétiens, serviteurs dévoués de Marie, il faut voir et trouver là un gage de consolation dans vos peines et de succès dans vos travaux. Tout pour la grande gloire de Dieu et l'honneur de sa très sainte Mère et la nôtre ! Voilà notre meilleure devise, aujourd'hui, pendant tout ce second semestre, pendant toute notre vie.

6 février, le mardi gras.—Les élèves s'en donnent à cœur joie et plus que jamais, dans leur fameuse glissoire. Ils organisent des courses, cette après-midi, pour chômer le mardi gras, dit-on ; " A qui la meilleure traîne, qui ira plus loin : à qui la victoire. " Victoire facile, à vrai dire, et peu glorieuse : se laisser tomber de toute la force de son poids sur une pente glissante... jusqu'au bas !! *A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.*

Autre triomphe peu glorieux. Si nous ne savions ce que c'est que de jouer au mardi gras, certaine paroisse de nos voisines nous l'apprendrait à coup sûr. Il vient

de là chaque année, à pareil jour, une députation de gens masqués, jouant aux originaux et aux détraqués... et éteignant dans son triomphe le dernier éclat d'un carnaval qui va mourir. Pourquoi ces gens-là ont-ils, autour de nous, le privilège exclusif, le monopole de semblable mascarade? Pourquoi, à quoi cela tient-il, je vous le demande?

Ce soir, dans la veillée, M. le professeur de musique vient mettre la note d'agrément dans nos salles de récréation. Sous forme de soirée musicale, avec programme, il nous fait assister à une répétition de musique. Heureuse idée de fournir ainsi l'occasion d'exhiber leur savoir faire à ceux de nos élèves qui font d'habitude dans la "fanfare" et dans "l'orchestre" et dans le "violon", dans le "grand chœur" et dans le "petit chœur;" j'allais dire aussi "au piano," car c'était sur le programme. Mais le programme était trop rempli, à la vérité, pour être vidé tout d'une fois. La partie fut remise à plus tard. A plus tard donc, et au revoir avec plaisir, chers amis, nos musiciens. *Bis repetita...*

7 février.—La fameuse glissoire de la cour des *grands*, bien que construite de manière à n'offrir en soi aucun danger, devient, hélas! tristement fameuse aujourd'hui. Joseph Lorrain, élève de philosophie, descendait seul sur une légère planche recourbée et s'avavançait avec une grande rapidité, lorsque la traîne d'un confrère, qui remontait vers le sommet de la côte, n'étant pas retirée assez tôt de la voie principale, vient le frapper dans l'aine et le jette brusquement hors de son traîneau. Le pauvre enfant, transporté aussitôt à l'infirmerie, ne tarde pas à sentir les douleurs l'accabler. Le coup avait produit de graves lésions internes; hélas! il devait être fatal.

12 février, mort de Joseph Lorrain.—Ce matin, à 7 heures moins le quart, après avoir, sur sa demande expresse, reçu l'Extrême-Onction l'avant-veille et le Saint-Viatique, hier au soir, après avoir enduré chrétiennement pendant quatre jours d'atroces souffrances, Joseph Lorrain expire, assis dans sa chaise, presque sans agonie, et en recevant une dernière absolution de son confesseur.

C'est l'heure où les élèves descendent de l'étude pour assister à la messe de communauté. M. le Directeur annonce aux élèves la mort édifiante de leur confrère et dit aussitôt la messe pour le repos de son âme ; il y a un grand nombre de communions.

Le corps mis dans son cercueil découvert, demeure exposé jusqu'à 5 heures du soir, dans la chapelle, d'où il doit être transporté dans la veillée, à St-Jérôme, paroisse natale du défunt. Avant le départ, les élèves se réunissent à la chapelle, récitent le chapelet, chantent le *Libera* ; puis ils se mettent en procession à la suite du corbillard qu'ils accompagnent jusqu'au dehors du village dans le chemin qui monte à la côte St-Louis... Combien différent aujourd'hui ce chemin qu'ils parcourent tant de fois pendant l'année au milieu de leurs joyeux ébats : o chemin, de la vie partout semé de contrastes !

14 février.—Les funérailles de Joseph Lorrain ont lieu ce matin à St-Jérôme au milieu du concours des parents et des amis. M. le Supérieur, M. le Directeur, M. Brunet et M. Carrières, huit élèves de sa classe et quelques autres de sa parenté y assistent. Le service est chanté par M. le Directeur, MM. Brunet et Carrières font l'office de diacre et de sous-diacre. Le chœur de chantres de St-Jérôme donne la messe, et l'orgue est tenu par E. C. Marchand, confrère de classe du défunt.

Nous présentons encore une fois nos condoléances aux parents éplorés du jeune défunt. Qu'il repose en paix, le cher enfant, et qu'il prie pour eux et pour nous ! —A la lecture spirituelle de 6½ heures, ce soir, le T. R. P. Dom Antoine, abbé de la Trappe d'Oka, de passage à Ste Thérèse, accepte l'invitation de parler aux élèves. Après avoir exposé succinctement l'historique de des religieux de Cîteaux, le T. R. P. nous dit quelques mots de l'excellence de la règle de St-Benoit si féconde en résultats pratiques, malgré son admirable concision ; il dissipe certains préjugés qui n'existent que dans l'imagination, comme est la fosse mortuaire creusée chaque jour, etc., et termine en nous donnant quelques traits de la vie intime du Trappiste. Combien tout cela est édifiant !

Messe de requiem, 28 février.—Ce matin, à la chapelle du séminaire, on a chanté une messe pour le repos de l'âme de Léopold Brulé. Ce fut à la demande de quelques-uns de ses confrères de classe : A. Robillard et V. Gaudet, E. E. D., C. Campeau, E. M., P. Piché, etc. lesquels voulurent ainsi témoigner de leur piété envers le regretté défunt si tôt ravi à leur amitié.

Le jeune Brulé avait commencé ses études philosophiques, quand sa trop grave faiblesse de poitrine l'obligea d'y renoncer en 1890. Le cher enfant avait vécu depuis, ayant devant les yeux l'image de la mort renouvelée dans deux circonstances bien cruelles : la mort de son frère prêtre, et celle de sa mère bien-aimée.

Nous nous unissons de cœur et de prières à ses confrères de classe pour présenter à nouveau à M. le notaire Brulé, dans ses grandes afflictions, l'expression de nos plus vives condoléances.

Notes de conduite pour le mois de février

PARFAITEMENT BIEN

A. Benoit, A. Ethier, S. Gascon, C. Racine, S. Guillet, C. Lacasse, D. Chaumont, A. Langlois, O. Boyer, A. Emery, W. Kennedy, A. Messier, G. Piché, E. Verret, U. Beauchamp, D. Piron, A. Sigouin, L. Proulx, A. Joachim.

TRÈS BIEN

J. Forget, E. Lapointe, E. Lauzon, J. Morin, A. Ouimet, J. Barsalou, A. Chauret, J. Drôuin, J. Godin, A. Graton, V. Joannet, A. Papineau, A. Taillefer, E. Dubois, J. Pagé, T. Samoisette, L. Dubois, A. Francœur, A. Graton, T. Legault, Z. Potvin, P. E. Rochon, S. Cloutier, A. Bélair, A. Bouvrette, A. Desroches, Z. Filion, O. Lalonde, A. Boucher, E. Boucher, Z. Desjardins, E. Dubois, E. Grenier, P. Leblanc, A. Jasmin, S. Pageau, U. Brunet, A. Jarry.

PRESQUE TRÈS BIEN

J. B. Aubry, R. Cadieux, P. Desrochers, A. Laplante

H. Latour, O. Lorrain, A. Nantel, P. Roy, A. Brosseau, Cl. Chaumont, Jules Delamothe, U. Labelle, A. Archambault, F. X. Bastien, A. Clairoux, Ant. Gauthier, J. St-Jacques, S. Ste-Marie, W. Ste-Marie, C. Breton, J. Isabelle, D. Legault, J. B. Bertrand, L. Desroches, F. Laurendeau, J. U. Leclair, E. Longpré, J. R. Racine, L. Bélanger, J. Delamothe, E. Graton, E. Labelle, H. Lonergan, A. Clavel, A. Desjardins, O. Desjardins, R. Dubois, Ar. Jarry, S. Lefebvre, R. Meunier, Alph. Nepveu, U. Papineau, A. Paré, A. Poupard, J. Théoret, E. Cousineau, C. Desjardins, H. Desjardins, L. Gauthier, J. Desjardins, W. Lacroix, A. Legault, G. Lonergan, U. Massé, J. Poirier.

PREMIERS DE SEMAINE

PHILOSOPHIE

1^{ers}.—A. Ethier, A. Geoffrion, J. Verschelden, B. Gaudet ; 2^e. J. St-Amour, E. Lauzon, A. Nantel ; 3^e. J. Forget et H. Latour.

Mathématiques.—1^{ers} A. Benoit, S. Gascon, A. Laplante, H. Latour, E. Marchand ; 2^e A. Savignac ; 3^e J. Dion.

Chimie.—1^{er} B. Gaudet ; 2^e O. Lorrain ; 3^e J. St-Amour ; 4^e C. E. Marchand.

RHÉTORIQUE.

Composition française. 1^{er} A. Fortier ; 2^e J. Drouin ; 3^e J. de Lamothe ; 4^e C. Lacasse.

Version grecque.—1^{er} J. Drouin ; 2^e A. Sauriol ; 3^e J. de Lamothe ; 4^e J. Barsalou.

Thème latin.—1^{er} J. Barsalou ; 2^e J. Drouin ; 3^e J. de Lamothe ; 4^e V. Joannet.

Anglais.—1^{er} J. Barsalou ; 2^e J. Drouin ; 3^e J. de Lamothe ; 4^e V. Joannet.

SECONDE.

Composition française.—1^{er} T. Morin ; 2^e E. Dubois ; 3^e C. Lafortune ; 4^e E. Corbeil.

Thème latin.—1er W. Ste-Marie ; 2e C. Lafortune ; 3e Z. Thérien ; 4e T. Morin.

Version grecque.—1er C. Lafortune ; 2e Th. Freemant ; 3es J. Morin et V. Rhéaume ; 4e Arth. Gauthier.

Anglais.—1er Th. Freeman ; 2e A. Archambault ; 3e C. Lafortune ; 4e E. Dubois.

TROISIÈME.

Vers latin.—1e A. Langlois ; 2e A. Graton ; 3e Z. Potvin ; 4e D. Filiatrault et P. E. Rochon.

Version latine.—1ers A. Langlois et Z. Potvin ; 2e C. Breton ; 3e P. E. Rochon ; 4e D. Lachaine.

Version grecque.—1er A. Langlois ; 2e Z. Potvin ; 3es C. Breton et D. Legault ; 4e P. E. Rochon.

Anglais.—1er Z. Potvin ; 2e A. Langlois ; 3e J. Filion ; 4e P. E. Rochon.

QUATRIÈME.

Version latine.—1er L. Groulx ; 2es S. Laferrière et R. Lauzon ; 3es J. M. Leclair et G. Rochon ; 4e J. Hurtubise.

Thème latin.—1er L. Groulx ; 2e R. Lauzon ; 3e G. Rochon ; 4e E. Bernier.

Thème grec.—1ers W. Kennedy, R. Lauzon et A. Leclair ; 2mes S. Laferrière et L. Groulx ; 3mes G. Rochon et J. Hurtubise.

Histoire de l'Église.—1er G. Rochon ; 2e O. Boyer ; 3e S. Laferrière ; 4e L. Groulx.

CINQUIÈME.

Version latine.—1er L. Desjardins ; 2e E. Bélair ; 3e L. Cousineau ; 4e A. Duhamel.

Thème latin.—1er Z. Filion ; 2mes A. Chamberland et L. Cousineau ; 3mes J. Verschelden et L. Desjardins ; 4e J. Gauthier.

Anglais.—1er J. Verschelden ; 2e A. Messier ; 3mes A. Duhamel et E. Coursol ; 4mes A. Chamberland et Z. Filion.

Histoire ancienne.—1er J. Verschelden ; 2e A. Duhamel ; 3mes A. Desroches et A. Bouvrette ; 4e S. Ouimet.

SIXIÈME.

Version latine.—1er A. Sigouin ; 2e U. Beauchamp ;
3e A. Ouimet ; 4mes S. Vallee et S. Lefebvre.

Thème latin.—1er A. Sigouin ; 2e U. Beauchamp ; 3e
D. Pilon ; 4e J. Manseau.

Géographie.—1er G. Boileau ; 2mes U. Beauchamp
J. Manseau et A. Sigouin ; 3e D. Pilon ; 4e A. Clavelle.

Anglais ; 1re Division.—1ers U. Beauchamp et W.
Tarte ; 2e A. Sigouin ; 3mes S. Lefebvre et D. Pilon.

2e Division.—1er F. Desroches ; 2mes A. Clavelle et
A. Desjardins.

COURS PRATIQUE (1ère division.)

Thème français.—1er A. Dion ; 2e L. Porcheron ; 3e
E. Cousineau ; 4e A. Jasmin.

Anglais.—1er H. St-Dizier ; 2e Cl. Desjardins ; 3e D.
Dorais ; 4e E. Cousineau.

Arithmétique.—1er J. Porcheron ; 2e C. Desjardins ;
3e A. Bastien ; 4e E. Cousineau.

Tenue des livres.—1er A. Dion ; 2e H. St-Dizier ; 3e
E. Desjardins ; 4e L. Porcheron.

COURS PRATIQUE (2e division.)

Thème français.—1er U. Brunet ; 2e A. Deslauriers ;
3e W. Lacroix ; 4e H. Lonergan et H. Lauzon.

Anglais.—1er C. Curry ; 2e A. Joachim ; 3e L. La-
croix et A. Landry.

Arithmétique.—1er A. Landry ; 2e J. Simard ; 3e H.
Paré ; 4e L. Lavigueur.

Les *Annales Térésiennes* paraissent chaque mois de l'année scolaire par livraisons de 24 ou 32 pages.

Le prix de l'abonnement est d'UN DOLLAR, payable d'avance.

On s'abonne au bureau des *Annales*, Séminaire de Ste-Thérèse, ou chez M. J. M. Valois, libraire, 1626 rue Notre-Dame, Montréal.
